

Études d'histoire religieuse



Lucia Ferretti, *Entre voisins : la société paroissiale en milieu urbain. Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 266 p. 25 \$

Pierre Lanthier

Volume 59, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006861ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006861ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanthier, P. (1993). Compte rendu de [Lucia Ferretti, *Entre voisins : la société paroissiale en milieu urbain. Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 266 p. 25 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 59, 145-149. <https://doi.org/10.7202/1006861ar>

Lucia Ferretti, *Entre voisins: la société paroissiale en milieu urbain. Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 266 p. 25 \$.

Cet ouvrage, qui vient de se mériter le prix Michel Brunet, est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 1990 et qui a elle-même remporté le prix de la meilleure thèse de l'Université du Québec à Montréal, ainsi que le prix d'excellence 1991 de l'Académie des Grands Montréalais. Distinctions largement méritées. D'abord parce que l'oeuvre renouvelle en profondeur un sujet pourtant bien étudié: la religion des Canadiens français en milieu urbain. Ensuite parce que cette enquête, essentiellement sociale, repose sur un corpus d'une exceptionnelle richesse, patiemment et méthodiquement constitué. Enfin, comme elle couvre plus de quatre-vingts années, elle fait état d'appréciables transformations dans les pratiques socio-religieuses. Bref, il s'agit d'un travail novateur.

L'idée principale que veut démontrer L. Ferretti s'inspire d'une vision dynamique des institutions religieuses québécoises: loin d'être un réceptacle passif de valeurs élaborées ailleurs, et loin d'être le simple véhicule du traditionnalisme canadien-français, l'Église fut un «agent actif de la configuration sociale» (p. 7 sq). La vie collective que les Québécois pratiquent dans les paroisses urbaines, et que l'on attribue trop systématiquement à un comportement hérité de leur passé rural, l'auteure préfère l'interpréter comme «la réponse créatrice et fonctionnelle d'une population confrontée à la dépossession et à la marginalisation et comme le moyen qu'elle s'est donné pour agir sur les processus de transformation profonde qui bouleversent Montréal» entre 1850 et 1914 (p. 190). De la sorte, la culture et le comportement religieux ne relèvent plus simplement du structurel; ils deviennent des outils de stratégies sociales.

Lucia Ferretti avance l'hypothèse que les fonctions remplies par la paroisse qu'elle étudie, Saint-Pierre-Apôtre, ne lui étaient pas exclusives. Elle estime que les autres paroisses de Montréal exerçaient semblable médiation sociale. Ce n'est pas impossible. Toutefois, il faut bien avouer que Saint-Pierre n'était pas une paroisse comme les autres. Elle doit ses origines à la venue en 1848 des Oblats de Marie Immaculée dans le Faubourg Québec, en périphérie de Montréal, sur l'invitation de Mgr Bourget et au grand mécontentement des Sulpiciens. En raison de rapports tendus avec ces derniers puis avec le curé de la paroisse voisine, Saint-Pierre ne devint officiellement paroisse qu'en 1900. Mais ce contretemps ne l'empêche pas de servir de maison provinciale aux Oblats. Et à ce titre, elle disposa en permanence d'un nombre élevé de prêtres: entre sept et douze suivant les périodes. Elle fut donc en mesure de multiplier ses activités et

ses interventions auprès de ses ouailles. Son rayonnement déborda même ses frontières. À travers elle, les Oblats, ordre religieux encore jeune et plein de zèle, mirent en pratique les préceptes de l'ultramontanisme, proches des «aspirations populaires d'intégration et de reconnaissance sociales» (p. 66). À cette fin, ils misèrent aussi bien sur une approche fastueuse, majestueuse même, de la liturgie et du décor, que sur la multiplication de confréries, de congrégations et d'activités comme les retraites et les pèlerinages. Une paroisse avec un personnel et des moyens plus modestes pouvait-elle intervenir avec autant de poids auprès de ses fidèles? Sans doute le prosélytisme des Oblats à Saint-Pierre contraignit-il les curés des autres paroisses à se surpasser. Mais il ne serait pas mauvais de vérifier l'hypothèse avancée par l'auteure au moyen d'études comparatives, à la condition, bien entendu, que les archives le permettent.

Saint-Pierre-Apôtre, en effet, est exceptionnelle par la richesse de la documentation dont nous disposons pour son analyse. Ferretti en a profité pour se livrer à une reconstitution tout à fait remarquable de la société paroissiale et de son évolution entre 1848 et 1930. Au départ, les Bourragans, comme on appelait les habitants du Faubourg Québec, avaient mauvaise réputation: pauvres, ils appartenaient à la classe dangereuse. Mais, avec la venue des Oblats, la situation allait changer. Le Faubourg Québec devint un village passablement autonome et socialement hiérarchisé. En 1871, 44% des chefs de famille faisaient partie des travailleurs (dont près des deux tiers oeuvraient dans des entreprises comme la brasserie Molson et la manufacture de tabac McDonald). Par ailleurs, 16% venaient du milieu des artisans et des travailleurs indépendants, et 10.5% des commerçants et des industriels. En même temps, le quart des chefs de famille étaient propriétaires des immeubles où ils logeaient. Il s'agissait pour la plupart de petits entrepreneurs et de petits propriétaires qui s'installaient dans la paroisse au fur et à mesure de la croissance industrielle et de la pénétration de l'économie de marché. Notons enfin que 23% des chefs de famille n'étaient pas d'origine canadienne-française, et parmi eux on dénombrait une majorité d'Irlandais. C'est sur cette base, socialement composite, que la paroisse s'édifia et connut ses plus belles heures.

Cependant, sous la pression de la crise de 1873 et surtout de la poursuite de l'industrialisation, Saint-Pierre se prolétarisa et, par la même occasion, perdit son caractère villageois pour n'être plus qu'une simple paroisse de l'agglomération montréalaise. Les familles possédantes, en particulier après 1890, déménagèrent. Certaines d'entre elles continuèrent pendant un temps de conserver des liens; dans l'entre-deux-guerres toutefois la rupture était consommée. Quant aux propriétaires et commerçants qui restèrent, ils étaient de plus en plus pauvres. Par ailleurs, artisans et travailleurs indépendants ne formaient plus que 2% des chefs de

familles en 1931. Ceux qui n'avaient pu maintenir leur autonomie avaient rejoint les rangs des petits salariés et des chômeurs. Notons qu'en même temps, la part des Canadiens français parmi les chefs de famille atteignait 95%.

Pareille transformation sociale eut de profondes répercussions sur la vie paroissiale. Si la participation aux cérémonies et la fréquentation des sacrements ne diminuèrent pas (p.180), en revanche l'adhésion aux confréries religieuses et congrégations laïques lancées par les Oblats subit une chute brutale. Les premières de ces associations, comme la congrégation des Dames de Sainte-Anne, remontent aux années 1850. Elles attirèrent bien des fervents, des bénévoles et des donateurs, en particulier parmi les «aspirants notables» comme les marchands, les bouchers et leurs épouses (p. 106). Leur développement se poursuivit après 1870, avec l'apparition de nouveaux cercles, comme la Confrérie du Sacré-Coeur et la Société de Tempérance. Certaines associations recrutaient leurs membres principalement parmi les notables. D'autres en revanche ouvraient plus largement leurs portes, même si elles destinaient les postes de dignitaires de préférence à des personnes aisées et/ou instruites (tableau X, p. 172). On notera par ailleurs, que bien des adhérents provenaient de l'extérieur de la paroisse; il s'agissait en bonne partie d'anciens paroissiens ou d'individus attirés par les activités oblates. Cependant, au sein de ces associations, on note plus de tensions. Et surtout, la forte majorité des membres ne participaient aux activités que de manière superficielle, et négligeaient de renouveler leur adhésion. Il ne restait plus que quelques familles pour assurer la permanence, le plus souvent par tradition. Or, à partir des années 1920, congrégations et sociétés entrèrent en déclin. Leur membership s'effondra. Les oeuvres caritatives continuèrent de bénéficier de la générosité des fidèles. Mais elles ne pouvaient plus venir à bout des problèmes sociaux suscités par l'inflation et l'instabilité conjoncturelle. La paroisse, en tant qu'entité organisatrice de son espace social, était pour ainsi dire débordée. Saint-Pierre-Apôtre, qui avait d'abord servi de tremplin pour une petite-bourgeoisie en gestation, était devenue une paroisse ouvrière.

La démonstration faite par Lucia Ferretti est des plus convaincantes et s'appuie sur un travail méthodologique impressionnant. Cependant, puisqu'il faut bien apporter quelques critiques, il est regrettable que la méthodologie n'ait pas été présentée dans sa totalité. Nous ne comprenons pas pourquoi, par exemple, la note 60 du chapitre IV nous renvoie à la thèse pour des explications pourtant fondamentales. En même temps, l'auteure aurait gagné à atténuer la froideur de ses statistiques avec des exemples plus nombreux et plus nourris de paroissiens ayant activement participé à la vie de Saint-Pierre. Enfin, pourquoi n'avoir

consacré qu'une dizaine de pages à l'entre-deux-guerres? Le peu qui nous en est présenté révèle en effet deux phénomènes capitaux. D'une part, la persistance des dévotions et des pratiques religieuses en même temps que le déclin de la vie associative nous incitent à réfléchir sur les liens entre l'ultramontanisme et les classes sociales. Si l'exemple de Saint-Pierre illustre bien la justesse de la stratégie ultramontaine dans le domaine du cérémonial et des manifestations pour attiser la foi populaire, en revanche tout porte à croire que les aspects de cette stratégie consacrés à la vie associative touchèrent avant tout les classes moyennes. Faire partie d'une confrérie religieuse ou d'une congrégation laïque servait au besoin de distinction sociale de ceux qui avaient réussi sur le plan matériel et qui souvent étaient d'origine rurale. Mais il y a plus: le peu d'intérêt affiché par les grandes compagnies face aux conditions de vie de leurs employés éveilla maintes consciences dans la petite bourgeoisie saint-pierraise. Il incombait aux oeuvres de charité de soulager tant bien que mal la pauvreté qui sévissait dans la paroisse. Au Québec, mais aussi ailleurs, les associations lancées par l'Église catholique, surtout là où le pouvoir municipal était faible, prirent en main le bien-être et l'organisation sociale des paroissiens. L'ultramontanisme, à sa manière, ne faisait-il pas partie de ces mouvements petits-bourgeois désireux de corriger les excès de la première industrialisation? L'hypothèse paraît d'autant plus vraisemblable que lorsque la petite bourgeoisie s'éloigna définitivement de Saint-Pierre, les associations paroissiales déclinèrent.

Par ailleurs, et c'est là le second point, le chapitre sur l'entre-deux-guerres met en évidence les limites de la charité religieuse, ou plus généralement de la charité privée. Les vicissitudes économiques et les poussées inflationnistes que nous connaissons depuis les années 1920 ont eu raison des efforts des paroisses et des institutions religieuses, qui furent parfois contraintes de recourir à des expédients malheureux (comme l'atteste la douloureuse affaire des «enfants de Duplessis»). L'intervention d'institutions plus grandes, publiques ou semi-publiques, dans ce secteur ne résulte pas seulement d'une volonté idéologique, comme le prétendent certains milieux conservateurs, mais bien d'une nécessité sociale que notre fin de siècle est en train de redécouvrir.

Le livre de Lucia Ferretti montre jusqu'à quel point l'Église au Québec suivait de près les grands courants idéologiques occidentaux. Elle ne constituait en aucune manière un retranchement contre la modernité. Elle manifestait, il est vrai, beaucoup d'inquiétude vis-à-vis certains effets de cette modernité, mais elle sut mobiliser d'immenses ressources en vue d'apporter sa contribution. Au total, ce livre est stimulant et a l'immense mérite d'inviter à la discussion et de susciter de

nouvelles recherches. Il restera une référence majeure pendant de nombreuses années.

Pierre Lanthier
Centre d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

* * *

Nive Voisine, *Les Frères des écoles chrétiennes au Canada*, t. 2: *Une ère de prospérité, 1880-1946*, Québec, Anne Sigier, 1991, 472 p. 35 \$.

Comme le t. I (1837-1880), celui-ci est admirablement présenté: gravures, portraits, tableaux statistiques, choix de caractères d'une parfaite lisibilité même pour des yeux fatigués. L'héritage d'une expérience internationale, et tout spécialement de la France, est analysé avec l'indépendance qui convient. Le Canada a ses lois et ses compétences propres, souvent exemplaires.

Si j'écris «Frères des écoles chrétiennes» et non pas Frères des Écoles chrétiennes ou des Écoles Chrétiennes (abrégees suivant le sigle F.E.C.) c'est parce que le véritable nom choisi par le fondateur saint J.B. de La Salle, est bien celui d'institut des Frères avec majuscule, le déterminant «des écoles chrétiennes» ne faisant que spécifier l'activité de ces Frères. Presque personne n'y a jamais réfléchi mais je souhaite que chacun se rende compte de la nuance significative de ce choix: Frère et non pas Père parce que non prêtre, Frère parce que très proche de ses élèves, et Frère parce que vivant en communauté. Il est vrai qu'en ce domaine de l'impression les imprimeurs, plus que les auteurs, font généralement la loi. En tant qu'auteur je le regrette: les signes transmettent une pensée, des convictions.

Ce que Nive Voisine transmet enthousiasme avec toute l'objectivité qui sied à une étude historique. Maison mère (aujourd'hui Maison Générale) et chapitres généraux jouent leurs rôles d'unificateurs internationaux. L'animation spirituelle et pastorale prime, sans que l'aspect pédagogique soit négligé. Celui-ci est néanmoins diversifié suivant les régions. C'est le rôle prioritaire des Frères anciens, chacun selon sa spécialité, des Directeurs d'établissements et de communautés, des Frères supérieurs locaux nommés Visiteurs et de leurs conseillers. Au Canada, la grande figure de Frère Réticius, Visiteur de 1880 à 1886, puis Assistant du Supérieur général pour le Canada de 1891 à 1913, rayonne tous azimuts. Dans un premier temps, il travaille au renouveau de l'esprit intérieur, au développement intellectuel des maîtres, à la cohésion des communautés. Cela ne va pas sans quelques turbulences: pour que la den-